

Siège de Strasbourg en 1870

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **19 (1874)**

Heft 5

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-333740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 5.

Lausanne, le 5 Mars 1874.

XIX^e Année.

SOMMAIRE. — **Siège de Strasbourg en 1870** (avec une planche). — **Nouvelles et chronique.**

SIÈGE DE STRASBOURG EN 1870

(avec une planche)

Le siège de Strasbourg forme un épisode presque à part de la guerre de 1870-1871. Quoique son principal intérêt s'offre surtout aux armes spéciales, par le fait de l'emploi en grand de la nouvelle artillerie rayée, toutes les armes, ainsi que les corps d'état-major et les gouvernements, peuvent profiter de ses enseignements. Il nous a donc semblé qu'une étude un peu détaillée de cet important événement militaire était tout-à-fait à sa place dans nos colonnes, et c'est ce que nous ferons en empruntant quelques pages à un volume du colonel Lecomte qui doit paraître prochainement⁽¹⁾.

On sait que les hostilités, ouvertes le 2 août, amenèrent, dès le 4 août à Wissembourg et dès le 6 à Spicheren et à Wörth, des désastres pour l'armée française. A Wörth les troupes africaines du maréchal Mac-Mahon, à peine formées, furent écrasées par les forces triples de la III^e armée allemande aux ordres du prince royal de Prusse. Après cette bataille, et tandis que le gros des débris français était rejeté sur Saverne, une portion de la droite avait pu se jeter à la débandade sur Strasbourg. Les vainqueurs, tout en s'enfonçant dans l'intérieur de la France sur les talons de Mac-Mahon, ne perdirent naturellement pas de vue l'importante position de Strasbourg qui allait rester sur leurs derrières. Ils avaient aussitôt détaché des forces contre cette place, d'abord la division badoise, puis le général Werder et des renforts appelés d'Allemagne, dont un parc de siège.

Le 7 août, la division Beyer coucha à Haguenau, le 8 à Brumath. Le même soir son avant-garde, brigade de cavalerie Laroche, avec deux bataillons et deux batteries, arriva devant Strasbourg par Schiltigheim et la voie ferrée. Le major Amerongen fut chargé d'adresser la sommation d'usage, qui fut naturellement rejetée par le commandant de place, colonel Ducasse, se trouvant à ce moment à la porte de Pierres. L'investissement commença dès le lendemain; il fut complété le 12 par le gros de la division badoise, arrivant de Brumath, et dont le quartier-général s'établit à Lampertheim, puis le 15 par des batteries, mais terminé seulement

⁽¹⁾ *Relation historique et critique de la guerre franco-allemande de 1870-71.*
III^e volume.

avec les premiers renforts d'Allemagne, c'est-à-dire au 20 août, sans que son installation ait pu être sérieusement gênée par les défenseurs.

Ville de 83 mille âmes, sur l'Ill, entre Vosges et Rhin, à environ 5 kilomètres de Kehl, 1 kil. du bras du Petit-Rhin formant l'île des Epis, 10 kil. en amont du confluent de l'Ill et du fleuve, Strasbourg comptait comme grande place de guerre. Cette réputation se fondait essentiellement sur son rôle historique éminent dans les nombreuses luttes entre la France et l'Allemagne, et sur l'importance de ses établissements militaires modernes, école d'artillerie et de pontonniers, vastes arsenaux et magasins, fonderie de canons avant son transfert à Bourges il y a quelques années, casernes pour 10 mille hommes et 1500 chevaux, hôpitaux militaires de 1800 lits, école de médecine civile et militaire, siège de la 6^e division territoriale, d'ailleurs centre scientifique tout spécial et distingué, célèbre bibliothèque, faculté de théologie réputée, cathédrale merveilleuse; en deux mots, vraie capitale de toute cette région du Rhin, des deux rives, comme elle l'était quand elle régnait sur l'Alsace en qualité de ville impériale. Pour le reste, ni l'état de ses ouvrages, aussi négligés que tant d'autres et devenus de criants anachronismes, ni son site naturel, en plaine marécageuse dominée par une ligne de hauteurs à l'ouest, ne justifiaient son titre de place de premier rang. S'il lui était facile de s'isoler, comme Mantoue, au milieu d'inondations défensives, ces avantages pouvaient être retournés contre elle et servir à la bloquer d'autant mieux. La rivière de l'Ill, coulant parallèlement au Rhin et formant, comme celui-ci, de nombreux îlots, les ruisseaux transversaux de Brüsche, d'Ostwald, de Krummer, de Ziegel, les canaux Rhône-Rhin, Rhin-Ill, Ill-et-Rhin-Marne, Ill-Brüsche, et bien d'autres cours d'eau naturels ou artificiels entourent Strasbourg d'un réseau inextricable de digues, d'îles, de jeux d'écluses, d'étangs, de marécages, aussi préjudiciable à la défense qu'à l'attaque, et plus encore avec les nouvelles portées. Les Badois de Beyer le surent bien quand ils entreprirent leur blocus avec un effectif à peine égal à la garnison, mais renforcé des eaux libérées.

Les fortifications sont un mélange irrégulier d'ouvrages de toutes dates et de trois catégories principales : un vieux mur d'enceinte allemand, du XVI^e siècle, devenu de 1633 à 1684 un front bastionné par les soins du général suédois Horn, puis de Vauban; une citadelle pentagonale, du grand maître, de 1682 à 1684; enfin des travaux extérieurs, dont quelques-uns tout récents.

La figure de l'ensemble dessine un triangle allongé de l'ouest à l'est; à l'ouest, la base face aux hauteurs de Hausbergen; à l'est, le sommet fourni par la citadelle en saillant contre Kehl.

Les trois fronts de l'enceinte comprennent 17 bastions, soit, avec la citadelle, 22 en tout, dont 20 extérieurs. Ils sont numérotés à partir de la citadelle par le front du sud, celui-ci ayant les n^{os} 1-7, le front de l'ouest de 7 à 12, le nord de 12 à 17 ; de là ceux de la citadelle, soit, du nord au sud, 18 et 22 à l'intérieur, séparés de la ville par l'Esplanade, et les 19, 20, 21, formant le front extérieur de l'est.

Les deux bastions d'angle du front de l'ouest sont renforcés de deux forts ; à l'angle sud, n^o 7, le fort Blanc ; à l'angle nord, n^o 12, le fort de Pierres, formant tous deux de solides saillants. Sur le front nord, se trouve encore l'ouvrage à cornes de Finkmatt, en avant de 12 à 14, et, sur le milieu du front du sud, le fort du Polygone.

Les autres principaux travaux extérieurs sont : le fort du Pâté ou lunette 57 devant le bastion 7, les ouvrages à cornes 40-42 devant les bastions 8-9 ; les lunettes 44, 47, 49, devant 10-11 ; 53-52, devant 11-12 ; 56 au Contades, et les saillants 41-48 avec galeries de contrescarpes et de mines, ainsi que 44, 47, 53. Ces défenses, numérotées dans l'ordre et à la suite des bastions, portent le nombre des ouvrages à 94. Les plus avancés, les saillants sud du polygone et de 57, ouest de 44 et de 53, nord de 57, 56, 76, est de 86, sont à environ un kilomètre de l'enceinte.

Il y a sept portes : celles d'Austerlitz et de l'Hôpital, sur le front du sud et la droite de l'Ill, attenantes au quartier spécialement militaire, soit au sud de l'Esplanade et à l'arsenal, à la grande caserne d'artillerie, aux hôpitaux militaire et civil, d'une part, et d'autre part aux faubourgs de Neudorf, de Grossau, de Metzger, du Polygone. Sur le front de l'ouest, les trois portes : Nationale, vers le fort Blanc et le quartier National, et vers les faubourgs de Teuschau, du cimetière juif et de Königshofen ; la porte de Saverne, au milieu du front, du quartier de la Gare aux faubourgs de la Rotonde, de Kronebourg, des chaussées de Vasselonne et de Saverne ; la porte de Pierres, du quartier du Gazomètre et de la Finkmatt à celui extérieur du cimetière de Ste-Hélène au carrefour des routes de Wissembourg et de Schiltigheim. Sur le front du nord, deux portes : celle des Juifs, sur la gauche de l'Ill, des quartiers de l'École d'artillerie et de la Cathédrale aux faubourgs du Contades et des îles de Jars et de Wacken, et la porte des Pêcheurs, à droite de l'Ill, du quartier St-Nicolas aux faubourgs de l'Orangerie et de Robertsau.

Le vice de ces fortifications, outre la dégradation et l'étroitesse de quelques parties et le trop proche voisinage de la rive droite allemande, tenait à deux lacunes principales : Il y manquait d'abord des abris casematés ou sûrement défilés, qui auraient dû être nombreux, soit pour la défense des remparts, soit pour les

réserves et pour la population en cas de bombardement ; puis quelques ouvrages avancés, tenant surtout les hauteurs de Hausbergen, d'où l'on pouvait, malgré tous les défilements et traverses possibles, battre bon nombre de lignes et la ville entière à grande distance. Déjà Vauban avait projeté ces compléments. On s'en était occupé aussi en 1866 et 1867, et le général Ducrot entr'autres, commandant à Strasbourg en 1868, avait demandé quelque chose d'analogue. Loin de mettre sérieusement la main à l'œuvre, on ne fit que des réparations urgentes, quelques traverses et magasins à poudre, et un projet extérieur, dont l'exécution devait commencer en 1871. Bien plus, on laissa encombrer les zones de feu par des constructions de toute espèce, et l'on attendit aux dernières minutes pour leur appliquer seulement les règlements stricts. Le nouveau commandant de la place et de la subdivision, le général Uhrich, natif de Phalsbourg, passé de la réserve à ce commandement, qu'il prit le 21 juillet, fut même empêché par le ministère de procéder aux déblaiements nécessaires. La mise en défense des abords, l'armement de guerre, les compléments de détail durent se faire, comme ailleurs, en présence de l'ennemi et sous le coup des premiers désastres des 4 et 6 août.

Au moment où l'investissement s'accomplissait, la défense était forte d'environ 16 mille hommes, dont 9000 de troupe et 7000 de garde nationale, soit mobile, soit sédentaire.

Cette dernière, qui n'était qu'en embryon, eût pu facilement être beaucoup plus forte, mais les défiances politiques du gouvernement l'avaient limitée au chiffre de trois mille défenseurs dûment choisis, répartis en trois bataillons. La garde mobile n'était également représentée que par un faible effectif, 2600 hommes d'infanterie, en quatre bataillons, dits de Saverne, Haguenau, Wissembourg, Strasbourg. Il faut y ajouter trois compagnies de francs-tireurs et six batteries, qui se formèrent assez promptement.

Quant à la troupe, elle était fournie par quatre dépôts d'infanterie, des régiments n^{os} 18 et 96, avec les 4^{m^{es}} bataillons, et des 10^e et 13^e bataillons de chasseurs ; par le 87^e de ligne, laissé à Strasbourg lors de la marche sur Wörth, par un bataillon du 21^e de ligne, en réserve à Haguenau pendant la bataille du 6 et replié ensuite sur la place avec 700 réservistes des 74^e et 78^e et du 16^e chasseurs, par 450 douaniers environ, par 3000 débandés, dont un tiers de cavalerie et d'artillerie, par un détachement d'une centaine de marins, avec le contre-amiral Excelmans, le capitaine de vaisseau Dupetit Thouars et deux officiers, destinés à une flottille du Rhin en perspective ⁽¹⁾ ; par le régiment de pontonniers,

(1) Cette flottille devait compter deux canonnières au système Farcy, affûts flottants, câlant 90 centim. et portant un canon de 24 à l'avant, avec 6 hommes d'équi-

16^e artillerie, et par les dépôts des 5^e et 20^e régiments d'artillerie ; par une cinquantaine d'hommes du génie, dont 15 officiers. Avec un bataillon de sapeurs-pompier et, plus tard, une batterie de garde sédentaire, on a tous les corps qui formèrent la garnison de la place. Le commandement était assisté d'un conseil de défense composé, sous la présidence du général Urich, du général de brigade Moréno, commandant la subdivision du Bas-Rhin ; du général d'artillerie du Barral, qui n'arriva que le 15, sous déguisement ; du contre-amiral ; des colonels Ducasse, commandant de place ; Fiévée, du 16^e artillerie ; Sabatier, directeur des fortifications ; Blot, du 87^e, et Lavalette, intendant.

Dès le 7 août l'état de siège fut déclaré et le Conseil de défense prit diverses décisions préparant une résistance énergique. La garnison fut divisée en trois parties : aux ouvrages, aux postes avancés, en réserve. Des approvisionnements en bétail et autres vivres furent rassemblés, les étrangers inutiles et suspects expulsés, les entrées barrées, les écluses ouvertes, la citadelle armée de quelques pièces de plus, les douaniers et gendarmes des environs concentrés. Les soldats isolés furent réunis en deux régiments de marche, un d'infanterie, sous le lieutenant-colonel Rollet, du 47^e, blessé du 6 août, un de cavalerie, sous le major Serlay, du 2^e lanciers. Quatre commandements de front ou secteurs furent créés : 1. Citadelle, général Moreno ; 2. Front du sud, général Barral (intérimairement colonel Petitpied, du 20^e d'artillerie) ; 3. Ouest, colonel Blot ; 4. Nord, contre-amiral Excelmans.

On procéda en même temps aux déblaiements, aux défenses accessoires et complémentaires. Des fils télégraphiques relièrent les principaux postes et quartiers entr'eux et à un excellent observatoire hissé au haut de la cathédrale, d'où la vue plane à une dizaine de lieues à la ronde. Des dortoirs, des blindages furent établis en plusieurs points près des remparts.

Les palissades, dont il aurait fallu 100 mille pièces, n'étaient

page, et cinq batteries démontables, à cuirasse de 5 centim. d'épaisseur, chacune avec deux canons de 40, une mitrailleuse et 45 hommes d'équipage ; tirant d'eau de 1 m. 25, force d'une trentaine de chevaux. Les canonnières Farcy devaient venir par eau de Paris et Cherbourg, les batteries de Toulon, par voie ferrée en 14 tranches démontées, chacune exigeant 45 waggons pour son transport. Le 7 août, ces engins étaient en route, quand on dut leur télégraphier de rebrousser. Les convois qui se trouvaient à Belfort et à Erstein envoyèrent leur personnel à Strasbourg, où se trouvaient déjà quelques marins, entr'autres l'équipage de la batterie n^o 3, et une centaine d'ouvriers des constructions navales, occupés à préparer les chantiers pour le remontage des batteries, à la Robertsau. En 8 à 10 jours, les deux premières canonnières eussent été lancées. — On sait que des mesures semblables avaient déjà été prises en 1859 ; des canonnières démontées avaient été envoyées de Toulon à Desenzano sur le lac de Garde pour concourir à l'attaque de Peschiera et du fameux quadrilatère. Les états continentaux, pour peu qu'ils aient de fleuves ou de lacs frontières, ne sont donc rien moins qu'à l'abri d'opérations navales.

représentées que par une trentaine de mille. On s'occupa de les placer et d'en fabriquer. Les mines, qui auraient pu être d'un grand secours, durent être négligées faute de mineurs et peut-être aussi faute d'énergie et de savoir-faire pour y suppléer. Il en fut de même malheureusement des moyens d'éclairage extérieur.

Quoiqu'il en soit, le 12 août, l'organisation de la défense était assez avancée pour qu'on osât penser à une résistance efficace. On avait en position environ 180 pièces de forts calibres ; d'autres pièces seraient encore placées. Les canonnières étaient là, ainsi que bien d'autres ressources en personnel et matériel par la garde nationale et par les magasins, sans parler des ateliers publics et particuliers. Plus d'un millier de bouches à feu, de calibres très divers il est vrai, restait en réserve, car outre son armement, Strasbourg avait en dépôt tout un parc de siège. La munition n'était pas moins abondante. Les subsistances ne manquaient pas non plus. Environ 180 jours de pain et 60 de viande étaient assurés à la garnison par l'intendance, sans compter les approvisionnements exceptionnels, civils et militaires, faits récemment et qu'on complétait encore. On calculait approximativement qu'il y aurait environ deux mois de vivres pour tout le monde.

Les 12, 13, 14 août des escarmouches se produisirent autour de plusieurs ouvrages extérieurs, les assiégés s'efforçant de démasquer et de renforcer leurs lignes de feu, les Allemands d'empêcher ces travaux.

Le 14 août seulement arriva le général Werder. Le grand état-major allemand avait hésité, pendant quelques jours, sur ce qu'il ordonnerait définitivement devant Strasbourg. On s'était d'abord flatté de l'enlever, puis résigné à l'observer avec blocus, enfin à faire un siège en règle. Mais rien n'était prêt pour cela, ni le personnel, ni le matériel, pas même les états-majors techniques. Ces derniers, par suite de quelques contretemps, furent assez difficiles à trouver. Werder ne put amener avec lui qu'un chef intérimaire du génie, le général Schulz, le titulaire, général Martens, n'étant pas encore en activité. Quant au chef de l'artillerie désigné, le général Coulommiers, il tomba malade et son remplaçant, le général Decker, ne put arriver que plus tard.

Après avoir établi son quartier-général à Mundolsheim, le 14 au soir, Werder fit resserrer l'investissement et procéder aux préparatifs du siège. Des emplacements de parcs, d'ateliers, de premières batteries furent reconnus. Quelques parapets pour pièces de campagne furent élevés en avant de Königshofen et le long du chemin de fer, d'autres vers Schiltigheim, dont plusieurs maisons furent mises en état de défense et occupées.

Dans la journée du 15, quelques coups de canon furent échangés comme pour servir d'accompagnement aux cérémonies officielles

et aux processions qui avaient lieu à Strasbourg en l'honneur de la fête de l'Empereur. Le soir l'artillerie allemande s'accorda ce plaisir plus au complet. Deux batteries de campagne s'avancèrent sur la promenade des Rotondes jusque près de la gare. De là, entre onze heures et minuit, elles tirèrent une salve de 21 coups, au hasard, sur la ville endormie. Trois à quatre maisons furent incendiées, d'autres endommagées, six personnes blessées. Après une courte riposte des remparts de l'ouest, battant aussi les ténèbres, tout rentra dans le silence, et cette première nuit de bombardement n'eut d'autre importance que d'annoncer le retour vers la barbarie réalisé par les sièges modernes et qu'allait accentuer si tristement le siège de Strasbourg.

Le premier résultat de la canonnade fut de décider la défense à un rôle plus actif. Une sortie fut ordonnée pour le lendemain même, 16 août, sur le front du sud. On nettoierait la forêt de Neuhof, les berges du canal Rhône-Rhin, les abords de Neudorf, où l'ennemi commençait à se montrer en force. En effet dans l'après-midi, une petite colonne de toutes armes, sous les ordres du colonel Fiévée, déboucha de la porte de l'Hôpital. En tête marchaient deux escadrons de cavalerie, puis huit compagnies d'infanterie sous le commandant Caillard et quatre cacons. Une réserve de deux pièces et deux compagnies d'infanterie, avec quelques cavaliers était restée aux remparts vers la porte de l'Hôpital.

Arrivée près du pont du canal, la colonne fit halte et se forma, l'artillerie se mit en position. Elle n'avait pas encore ouvert son feu quand des tirailleurs badois la prévinrent par une vive fusillade. Embusqués dans les taillis en avant du Neuhof et derrière les berges du canal, ils avaient vu de loin s'avancer la sortie française et ils la recevaient comme à l'affût. Leur grand'garde, formée par la 8^e compagnie du 3^e régiment d'infanterie, capitaine Kappeler, se déploya tout entière dans les taillis, en attendant du renfort.

Cette réception inattendue ayant jeté du trouble dans la colonne française en formation, le brave colonel Fiévée crut y parer en payant d'audace, et en précipitant l'attaque. Il fit donner la cavalerie et se joignit même à la charge. C'était faire trop beau jeu aux postes du capitaine Kappeler, commençant à être soutenus par les 5^e et 6^e Comp^{es} de son régiment et par la batterie Göbel accourant d'Ostwald et d'Illkirch. Un feu meurtrier accueille l'attaque française, plusieurs cavaliers, et parmi eux le colonel Fiévée, roulent à terre, les autres tournent bride et se replient si précipitamment qu'ils écrasent l'infanterie marchant derrière eux et y sèment le désordre, bientôt la panique. (A suivre.)
